

# Des enfants de la balle aux stars du Mondial Sud-Africain : une inversion africaine des paradigmes de la mondialisation

Fred EBOKO<sup>1</sup>

« Les recherches nouvelles conduisent à mieux mesurer l'espace de liberté et de spécificité présent en toute société. Elles révèlent, par une démarche que l'on peut qualifier comme celle d'une sociologie « générative », à quel degré les configurations sociales sont mouvantes : constamment en voie de se faire et de déterminer leur sens. Elles montrent qu'il n'est pas de sociétés plates, ou réduites à une unique dimension, et qu'il n'en est aucune qui ne porte en elle plusieurs « possibles » à partir desquels les acteurs sociaux peuvent orienter leur avenir. » (Balandier 1971 : 9)

Depuis la création des compétitions internationales sur le terrain du football africain, à la fin des années 1950, les fonctions sociales, économiques, politiques et sportives de cette activité sportive ont connu des modifications majeures. Déjà présents dès la création des championnats des anciennes puissances coloniales, notamment en France, les footballeurs africains occupent la scène internationale de manière variable depuis les années 1930. Ces sportifs africains se sont adaptés successivement aux conditions juridiques, sociales et politiques de la pratique de ce sport en Afrique puis au contexte économique de l'internationalisation massive de la circulation des footballeurs depuis les années 1990.

---

<sup>1</sup> IRD-INSERM, Aix-Marseille Université.

De nombreuses études en sciences sociales existent sur le football en Afrique. Elles attestent d'un investissement plus ancien et plus dense dans les pays anglo-saxons au détriment d'une sorte de relégation voire de condescendance accordée par les chercheurs français et francophones jusqu'à une date récente à cette thématique. De fait, le regard des chercheurs en sciences sociales sur le football africain, dans les pays du Nord comme dans les pays Africains est sensiblement différent, suivant la sphère à laquelle ils appartiennent (zone anglo-saxonne ou francophone par exemple). La colonisation a vu émerger la pratique du football et la tentative des autorités coloniales, toutes origines confondues, de s'en servir comme modalité de régulation sociale et de contrôle politique. À l'inverse, le football a également constitué un espace d'opposition aux pouvoirs coloniaux et postcoloniaux et d'expression d'idiomes contestataires (Stuart 1996 ; Boniface 2006). Par un paradoxe des plus significatifs l'émergence du football en tant qu'activité populaire dans les pays francophones et les villes en émergence, a suscité davantage l'intérêt des chercheurs anglo-saxons. Par exemple, les travaux de l'historien Phyllis Martin, portant sur la période coloniale, ont pour terrain l'Afrique équatoriale française (Martin 1991), qui a pourtant offert de grands classiques de la sociologie africaniste (Balandier 1955 et 1963). Les chercheurs et les intellectuels français ont connu un investissement exponentiel dans le domaine du football depuis la victoire française à la Coupe du monde de 1998. Leur ouverture sur le football africain s'est accrue par la suite, non sans conséquences liées à la distance axiologique qui les séparait de cette activité sociale. La recherche anglo-saxonne a occupé ce terrain, depuis l'époque coloniale, en s'intéressant à toutes les parties de l'Afrique, de l'Est (Leseth 2003 ; Fair 1997) à l'Ouest (Richards 1997), de l'Afrique centrale (Martin 1995 et 1991 ; Nkwi et Vidacs 1997) à l'Afrique australe (Farred 2003 ; Stuart 1996).

Le récent intérêt des revues françaises dédiées à l'Afrique apporte un nouvel influx. Ce dernier souffre néanmoins de produire des dialogues de sourds entre les spécialistes convoqués pour conduire ces travaux et diriger les numéros de revues dédiés au football africain (Baller et Saavedra

2010) et l'ignorance des non-spécialistes du football dans ces chantiers des sciences sociales (idem). S'ajoute à cette perspective épistémologique une particularité que le football partage avec la musique. Il semble en effet très délicat d'analyser ces domaines sans avoir accès (ni l'envie) de partager la pratique ou simplement le spectacle. D'où l'acuité et la richesse des analyses des chercheurs africains francophones dans ce secteur, y compris quand ils ne sont pas spécialistes du football (Monga 1990)<sup>2</sup>.

Le football représente un exemple mouvant et dynamique d'une Afrique « au figuré » qui se déploie dans le miroir déformé du monde. Cette « Afrique » migre d'un pays à l'autre et d'un continent à l'autre, aux rythmes de l'histoire du football et des footballeurs africains. Le texte présent vise à explorer et à illustrer à l'aide de faits objectifs, d'évènements précis et d'exemples relatés de manière personnelle l'évolution du football africain et de la représentation des footballeurs africains en Afrique et dans un monde globalisé. Loin des caricatures intellectuelles ou des prénotions culturalistes qui réduiraient le football africain aux métaphores des guerres tribales du passé (Mbembe 1990), il s'agit aussi de mettre en lumière la construction du football comme fait social. Les faits sociaux ici incarnés par le football sont appréhendés au sens durkheimien, à savoir des faits qui « consistent en des manières d'agir, de penser et de sentir, extérieures à l'individu, et qui sont douées d'un pouvoir de coercition en vertu duquel ils s'imposent à lui » (Durkheim 1993 : 5).

Les indépendances africaines survenues autour de l'année 1960 vont s'accompagner de la création de championnats nationaux qui vont servir de socle et de lieux de recrutement des sélections nationales africaines. Ces dernières vont devenir des porte-étendards des prétentions nationalistes des chefs d'État et de la promotion des idéologies des partitiques, sur fond de discours prescrivant « l'unité nationale » des jeunes États. Les autocrates à la tête des pays africains vont se servir de leurs équipes nationales et des

---

<sup>2</sup>À ce titre, Achille Mbembe est sans doute un des intellectuels les plus consultés et des plus compétents pendant les compétitions sportives internationales.

clubs locaux engagés dans des compétitions internationales comme figures de proue des États. Certains de ces présidents dictateurs, aidés par la popularité univoque des footballeurs, vont faire de leurs champions des miroirs de leurs volontés de puissance politique. Cette posture démiurge de certains présidents africains a été poussée dans certains cas jusqu'à la caricature, à l'instar des Léopards du Zaïre du président Mobutu Sese Seko entre la fin des années 1960 et le milieu des années 1970. Dans ces circonstances, les champions africains ont joué sur une corde raide au-dessus de laquelle ils étaient des dieux vivants et au-dessous de laquelle ils pouvaient être des « traîtres ». Portés aux nues ou voués aux gémonies, ces footballeurs porteurs des espérances, des passions, des déceptions voire des drames nationaux ont écrit la première page de l'histoire contemporaine du football africain entre les indépendances et le début des années 1980 (partie I).

À partir du début des années 1980 le football africain gagne en notoriété grâce aux performances respectives de l'équipe nationale d'Algérie et de celle du Cameroun lors de la Coupe du monde de 1982 organisée en Espagne. Cette période coïncide avec les crises économiques africaines qui vont affaiblir la puissance des championnats africains et favoriser leur expatriation vers les championnats professionnels européens. Cette émigration s'effectue suivant des logiques qui tiennent autant des logiques historiques des migrations entre les pays africains et les anciennes puissances coloniales en Europe (la France et l'Angleterre principalement) que du marché européen du football. Ces filières migratoires vont se modifier du fait des changements des règlements internationaux concernant la circulation des footballeurs et d'évènements qui concernent la médiatisation des footballeurs africains dans un contexte de mondialisation et d'effondrement économique des clubs africains. Sous ce paradoxe qui n'est qu'apparent, la puissance politique et autocratique de la fédération internationale de football (la FIFA) d'autres règlements vont faire émerger de nouvelles identités. Il s'agit de l'émergence des joueurs nés en Europe de parents africains – dont certains ont déjà officiellement portés les couleurs de leurs pays (France, Angleterre, Alle-

magne, etc.) en équipes de jeunes – et qui peuvent désormais défendre les couleurs de leurs pays dits « d'origine ». Cette constellation d'appartenances met en exergue simultanément l'intégration très particulière de l'Afrique au monde (Bayart 1989) et des « identités à polarisation variable » (Nicolas 1989) qui font du football africain un arc-en-ciel du monde du football et un mirage aux alouettes de l'économie-monde. Les règlements internationaux qui se juxtaposent ou contredisent les lois nationales offrent des images inédites au football africain contemporain en mettant côte à côte des jeunes gens qui ont été socialisés à des milliers de kilomètres de distance ou, à l'inverse, opposent des frères qui ont opté pour des nationalités différentes. Le contexte de domination des lois de l'économie de marché avec ses réussites fulgurantes et des errances de jeunes footballeurs clochardisés aux antipodes des rêves de réussite de leurs familles africaines (partie II).

L'auteur de ces lignes, Français et Camerounais, a partagé sa vie d'un pays à l'autre et souligne par ce texte une de ses identités transversale liée et définit par une socialisation footballistique sans laquelle ce texte sociologique n'aurait pas vu le jour. C'est dans cette logique que ce texte souligne que le paradigme de la mondialisation au sein de laquelle l'Afrique serait à la marge de l'ordre du monde ignore assez vite que l'intégration, même très contrastée, de l'Afrique au monde s'effectue aussi par les femmes et les hommes qui se déplacent de l'Afrique vers le reste du monde et vice et versa, comme l'a si bien souligné Jean-François Bayart (1999).

## **Des joueurs« porte-drapeaux » et des nations en démonstration : les années 1960 à 1980**

### **Du football comme support des idéologies nationales**

Depuis l'intégration massive des équipes subsahariennes à la Coupe d'Afrique des Nations (CAN), cette compétition a symbolisé la mise en scène des idéologies nationales des États indépendants, avant de devenir la vitrine des étoiles

africaines du football mondial dans les années 2000. Pour autant, le processus de constitution des compétitions sportives internationales sur le continent africain a été progressif. La Confédération africaine de football est née en 1957 à la suite d'un congrès de la fédération internationale (le FIFA) tenu en 1956 et auquel était invité quatre pays africains : l'Égypte, le Soudan, l'Éthiopie et l'Afrique du Sud.

### *Le même hymne, pour une autre histoire*

Libreville, le 8 février 2012, demi-finales de la 26<sup>e</sup> Coupe d'Afrique des Nations co-organisée par le Gabon et la Guinée Équatoriale. Le Mali est opposé à la Côte d'Ivoire. L'hymne malien retentit dans l'enceinte du Stade de l'Amitié de Libreville sous le regard de ce que le football compte comme symbole. Le « roi Pelé » est assis aux côtés du Président gabonais et de Michel Platini en sa qualité de président de l'Union Européenne de Football Association (UEFA). Les joueurs maliens écoutent religieusement l'hymne de leur pays, la tête haute, l'air concentré. Quarante ans auparavant, cet hymne retentissait pour la première fois lors d'une CAN. C'était à quelques centaines de kilomètres de Libreville, à Yaoundé au Cameroun lors de la 8<sup>e</sup> édition de la CAN. Pour son premier match le Mali rencontrait le Togo. C'était déjà le même hymne dont l'air ressemble simultanément à une marche funèbre et à une berceuse avec une gravité et une douceur qui fait qu'il est pratiquement inoubliable pour ceux qui suivent le football africain depuis 40 ans. Cette fois-ci, les Aigles du Mali sont conduits par un capitaine qui porte le brassard de son pays avec fierté et le calme qu'induit cette responsabilité. Cédric Kanté, le capitaine, n'a jamais vécu au Mali. Il est né en 1979 à Strasbourg, d'une mère française et d'un père malien. Il commence à jouer au football dans sa ville natale où il est formé et où il intègre l'équipe professionnelle du Racing Club de Strasbourg avant de partir à Nice puis en Grèce. N'ayant pas été retenu en équipe de France, il peut intégrer l'équipe nationale des Aigles du Mali au début des années 2000 grâce au règlement évoqué plus haut. Il y a quarante ans, cet événement aurait été non seulement impossible mais inimaginable. Lorsque l'hymne malien était diffusé dans l'arène du Stade Amadou Ahidjo de Yaoundé, le Mali ne comptait dans ses

rangs que deux ou trois joueurs dans un championnat européen, dont Salif Keita, un des plus grands joueurs africains de tous les temps venait d'être élu premier ballon d'or africain (en 1971) après des prouesses qui l'avaient conduit de Bamako à son recrutement spectaculaire par le club français de l'Association Sportive de Saint-Étienne avant d'être transféré à l'Olympique de Marseille. Il finira sa carrière à Valence en Espagne. C'est donc ce jour de 1972 l'un des deux seuls joueurs maliens professionnels. Un peu plus de dix ans après leur accession à l'indépendance, les autorités africaines se servent du football comme porte étendard de leur velléité de puissance et « d'unité nationale » et les footballeurs bénéficient d'une surveillance très particulière. Peu d'entre eux sont autorisés à sortir du pays sauf lorsqu'ils ont acquis une notoriété qui va rejaillir sur la réputation du pays. C'est le cas du départ de Salif Keita pour la France avec l'onction des autorités politiques de son pays. Pour autant, la commisération avec laquelle l'on considère en France le football africain et les footballeurs africains est très forte en ces années 1970. Salif Keita, l'atout majeur de l'équipe malienne est à peine autorisé par son club de Saint-Étienne à participer à la plus grande compétition du football africain. Avant la fin du premier tour qualificatif, il est sommé de rentrer rejoindre son club. Ses prestations à Yaoundé font sentir un malaise dont on se demandera toujours s'il était frustré à l'idée de devoir quitter la CAN ou si lui-même considérait déjà que cette compétition était une perte de temps face aux enjeux de sa carrière professionnelle brillamment commencée en France. Toujours est-il que le héros du football africain qui attire les foules à l'occasion de la CAN de 1972, se traîne sur le terrain comme une âme en peine. Son équipe accède malgré tout en son absence à la finale de la CAN contre le Congo. Elle perd de justesse cette finale, trois buts à deux, après un match épique qui passe encore sur les chaînes de télévision congolaises sous le sceau de « Yaoundé 72 ».

## Porter son pays sur le dos : des footballeurs en mission

### *Octobre 1976 : entre-deux*

C'est un entre-deux, dans tous les sens du terme. C'est une période entre deux époques du football africain, une transition entre l'isolement du reste du monde des footballeurs d'Afrique des années 1960 et la reconnaissance qui naîtra dans les années 1980. C'est un entre-deux sportif qui oppose deux équipes nationales en restructuration. C'est un entre-deux générationnel, entre les héros embrigadés au sein de leur pays et l'individualisation des carrières en dans le monde au détriment des championnats nationaux. C'est un entre-deux saisonniers. La saison sèche vient d'ouvrir son bal, le soleil brûle à feu doux et enjambe poliment le stade Amadou Ahidjo de Yaoundé. Les Diables Rouges de la République Populaire du Congo viennent affronter les Lions Indomptables de la République Unie du Cameroun. La dernière confrontation entre les deux pays s'est déroulée dans le même antre. Ce match disputé lors de la Coupe d'Afrique des Nations de 1972, organisée par le Cameroun, sépare à jamais les mémoires respectives des deux pays. Ce fut un cauchemar pour les Camerounais et un moment héroïque pour les Congolais. C'était quatre ans auparavant. C'était la veille, tant les souvenirs croisés et antagonistes inondent les deux camps. Le Congo avait éliminé le Cameroun en demi-finale, sur les terres camerounaises. Le traumatisme collectif a survécu à la défaite du côté camerounais. L'exploit congolais passe encore à la télévision publique congolaise quarante ans plus tard.

Cinquante mille spectateurs se sont glissés dans ce stade rempli d'un chagrin de quatre ans d'un côté et de nostalgie victorieuse de l'autre. Parmi les rescapés de l'épopée congolaise, est annoncé Bemba Tostao, réputé être l'ailier droit le plus rapide d'Afrique. Du côté camerounais la défaite de 1972 a mis un terme à une génération. C'est donc un effectif renouvelé, conduit par l'étoile montante du football camerounais, Roger Milla, âgé de 24 ans, que les Lions Indomptables présentent devant des spectateurs pressés de vaincre le signe indien, cette répétition de l'histoire d'une

défaite. Du côté congolais, un jeune homme incarne le rajeunissement de l'équipe. Il a à peine 18 ans et porte déjà un surnom riche de promesse : Ndomba « Géomètre ». La presse camerounaise prévient les Lions Indomptables que ce « gamin de Pointe-Noire » est un prodige.

*Du signe indien à la « bête noire »*

Les deux équipes se présentent sur le terrain dans leurs couleurs traditionnelles. Les Diables Rouges portent bien leur nom, en rouge et blanc. Les Lions Indomptables sont drapés du vert-rouge-jaune du drapeau national camerounais, frappé d'une étoile symbolisant la réunification des Cameroun anglophone et francophone. Les vingt-deux protagonistes sont précédés par la fanfare de la gendarmerie camerounaise dont les couleurs rouge et blanc ne sont pas forcément un bon signe. Les hymnes nationaux sont joués à la perfection et l'hymne congolais vient rappeler aux spectateurs camerounais qu'il est des airs qui ravivent des plaies. L'hymne camerounais vient susciter quelque espoir et un peu d'entrain dans ces tribunes mi-curieuses mi-anxieuses. La fanfare quitte la pelouse pour laisser libre court à l'échéance attendue. Les joueurs congolais ont l'air calme et concentré. Les Lions Indomptables s'échauffent et se parlent avec des gestes de solidarité qui disent toute leur détermination. Les Camerounais donnent le coup d'envoi et partent à l'abordage. Un quart d'heure suffit pour que Roger Milla, sociétaire en club du Tonnerre de Yaoundé ne reprenne un tir repoussé par le gardien congolais, de l'avant-centre du Canon de Yaoundé, le frère ennemi dans la sphère domestique du football camerounais. Milla marque. Le public exulte puis souffle. Cameroun 1 – Congo 0. Le signe indien semble s'éloigner.

Ndomba Géomètre a bien l'air d'avoir 18 ans mais son toucher de balle et sa vision du jeu offrent le spectacle d'un joueur aguerri. Il mène le jeu et lance dans un espace béant de la défense camerounaise, le héros de 1972, Mbemba Tostao. Les spectateurs espèrent que les années ont étioilé sa vitesse légendaire. Dès ses premières foulées, le stade comprend qu'il n'en est rien. Parti avec deux mètres de retard sur Manny, son cerbère camerounais, l'attaquant

congolais arrive sur le ballon avec près de trois mètres d'avance sur l'étudiant de l'Institut National de la Jeunesse et des Sports qui « fête » sa première sélection. Le sprint de Tostao est un spectacle en soi. Il n'a pas changé. Sa tête oblongue reconnaissable entre mille fend l'air du stade et le cœur des spectateurs médusés. Au bout de sa course solitaire, il centre devant les buts du Cameroun. Deuxième surprise deuxième sprint congolais, cette fois venu de la gauche. Lakou l'ailier gauche des Diables Rouges démarre en trombe et arrive le premier sur le ballon. Dans sa course, on aurait dit un sosie de son aîné Tostao. Sans se poser de questions, Lakou frappe du plat du pied et bat l'employé de la Société Nationale des Eaux du Cameroun, Thomas Nkono, le gardien camerounais. Cameroun 1 – Congo 1. C'est sur ce score de parité que les deux équipes se séparent à la pause. Et le soleil, au-dessus du stade commence à changer de camp en cette fin d'après-midi en inondant la tribune présidentielle de ses rayons qui paraissent encore plus facétieux que de coutume.

### *Le diable est un « géomètre »*

La seconde période va commencer. Les Diables Rouges ont le privilège de l'engagement. Les spectateurs se rassoient. Dans le rond central, deux hommes sont côte à côte, de loin on dirait un adulte et un adolescent. De près aussi. Wamba, le solide avant-centre congolais passe le ballon au petit « Géomètre » de 18 ans. Ce dernier s'amuse à faire rouler le ballon sur la ligne médiane, comme s'il s'était agi d'un jeu personnel. Un contrôle, puis deux, puis trois sur la même ligne blanche font découvrir à l'assistance un petit Diable Rouge, seul au monde, comme un adolescent qui attend ses copains dans la cour de récréation en se distrayant un peu. Après trois ou quatre secondes de surprise, les Lions Indomptables réalisent qu'ils ne sont pas spectateurs d'un jeu d'enfant. Mbiba « Arantès » se lance aux trousses du jeune Congolais. Mal lui en a pris. Ce sera la première victime d'une action de légende. Une feinte de corps et un jeu de jambes plus tard, Mbida part sur la gauche alors que Ndomba Géomètre pénètre sur la droite, dans la moitié du terrain camerounais. Après la ligne droite « Géomètre » entreprend

à présent de tracer une diagonale. Il passe entre les joueurs camerounais en accélérant à chaque foulée.

Au bout de 40 mètres, « Géomètre » redresse sa trajectoire. Il ne reste qu'un seul joueur camerounais face à lui, Paul Nlend, le capitaine des Lions. Ce dernier décide de tacler de face le diable rouge qui glisse le ballon sous les pieds décollés du sol du Lion qui s'effondre. Ndomba Géomètre fonce vers le but. Thomas Nkono, le dernier rempart des Lions se fait dompter par un tracé de 45° du géomètre sur la droite. Un peu excentré par rapport à l'axe du but, Géomètre croise sa frappe de nouveau 45° sur sa gauche. Le ballon gît dans le petit filet gauche. Cameroun 1 - Congo 2. Pendant ces quelques secondes éternelles, personne d'autre que Ndomba Géomètre n'a effleuré le ballon. Le stade est plongé dans un silence de cathédrale. Les Congolais sautent de joie sur leur enfant prodige. Et le public de Yaoundé se rend compte qu'il vient d'assister à une scène rare. Après une bonne minute de stupéfaction, comme un seul homme, il applaudit le gamin de Pointe-Noire des deux mains dans un hommage que seuls les génies reçoivent de leurs adversaires. Le signe indien resurgit. En ces lieux, les Diables Rouges avaient déjà anéanti les espoirs des Camerounais. En ces mêmes lieux, un jeune congolais au talent immense a mis de l'éclat dans la douleur camerounaise. Elle est profonde mais moins violente que quatre ans auparavant. Parce qu'un adolescent a mis la beauté de l'esthète, l'insouciance de son âge et le talent de l'artiste au service d'un football qui pendant quelques secondes a ressemblé à un ballet ou à un concerto mille fois répété.

Pour autant, la partie n'est pas terminée. Le Cameroun repart à l'attaque. Un changement permet au seul joueur camerounais au-dessus du marasme congolais d'aller souffler. Les spectateurs sifflent. Mais Jean-Daniel Éboué du Canon de Yaoundé cède sa place à Guy Manga du Léopard de Douala. Dès sa rentrée, ce dernier décide d'inverser la tendance. Son tir est repoussé par ce qui a l'air d'être une tête plongeante congolaise. L'arbitre de la rencontre a vu la main du diable rouge. Il décide d'accorder un pénalty aux Lions Indomptables. Les Diables Rouges contestent cette décision. Les Camerounais se tiennent à distance. Les

habituels « tireurs de pénalty » dans leurs clubs semblent tous pris par des urgences d'un autre type. Roger Milla lace ses chaussures ; Manga Onguéné regarde ailleurs. Au bout de longues palabres, les Congolais se résolvent à accepter la sentence de l'arbitre, y compris le plus véhément des contestataires, le gardien congolais. Dans les tribunes, personne ne manifeste une joie trop précoce. La tension est à son comble. Il s'agit d'égaliser et de remettre le Cameroun sur les rails, de vaincre le signe indien. Le stade et le terrain reviennent au calme. Doumbé Léa le défenseur camerounais, prend ses responsabilités et le ballon qu'il pose sur le point de pénalty. Puis, il recule, et s'arrête en attendant le coup de sifflet. Le coup de pied de réparation ne va tarder. Le gardien des Diables Rouges est sur sa ligne de buts. Puis il s'avance, se dirige en petites foulées vers l'arbitre à qui il veut sans doute dire quelque chose. Arrivé au niveau du directeur du match, le gardien lui assène un violent coup de pied circulaire. L'arbitre tombe. Le gardien vient d'être pris d'un coup de sang. Il piétine l'arbitre, la roue de coups de pieds et frappe de plus en plus fort, comme pris par un accès de folie. Ce gardien qui avait agrémenté ses arrêts d'acrobaties dignes d'un gymnaste, s'est mué en agresseur. Les forces de l'ordre en faction autour du terrain, comme d'habitude dans ce stade, rentrent sur l'aire de jeu. Trois ou quatre d'entre eux courent à toute vitesse vers le lieu de l'agression, pour neutraliser le forcené. Après l'acrobate, le bagarreur de rue, le sergent de l'armée congolaise et gardien des Diables Rouges, se mue en boxeur. Froid et méthodique. Il voit arriver les militaires camerounais sur lui. Il se décale de sa victime toujours couchée, puis se met calmement et froidement dans la position du boxeur en garde. Le plus avancé des militaires arrive à toute vitesse sur le sergent. Il est coupé brutalement dans son élan par un crochet du droit du gardien congolais. Le militaire camerounais est KO. Le Diable Rouge se remet en garde et fait un signe vers les autres militaires qui arrivent vers lui, comme pour dire « au suivant ». Les militaires camerounais, crosses de fusil en avant, matraques, ceinturons déployés, s'abattent sur le sergent congolais dans un déferlement de coups où la rage semblent se mêler à la démence collective. Devant 50 000 témoins, le terrain de football est devenu le

site d'un spectacle incroyable. Les joueurs congolais courent dans tous les sens.

Les militaires camerounais courent, tapent, fauchent, agrippent tout ce qui ressemble à un maillot rouge. Pendant les premières minutes de ces scènes d'une violence subite qui va crescendo, les joueurs camerounais ont l'air tétanisé. Puis, se met en marche d'autres scènes aussi improbables que riches de sens. Le défenseur Tsebo « Caterpillar » du Cameroun se retrouve à côté du vis-à-vis congolais contre lequel il a livré une partie musclée, l'avant-centre Wamba. Tsebo entoure Wamba de ses bras et colle sa tête contre la sienne de telle sorte qu'aucun coup ne puisse atteindre Wamba sans l'atteindre lui, défenseur très apprécié du public camerounais. Wamba est sauvé. Un joueur congolais slalome entre les militaires et sort du terrain dans une course folle dont la destination est surprenante. Il fonce vers les piliers du stade qui porte les drapeaux et s'agenouille au pied du poteau au-dessus duquel flotte le drapeau de la République populaire du Congo. Il enlace cette barre d'aluminium et se met à crier des mots que la légende de ce stade a retenus comme étant des « Congo Oyé ! ». Les attitudes les plus inattendues ce jour provoquent les réactions les plus improbables. Les militaires camerounais s'arrêtent à quelques mètres du joueur qui veut sans doute mourir en célébrant son pays. Cette scène semble ramener à la raison ses poursuivants. À l'autre bout du stade, le jeune Ndomba Géomètre est pris de panique et court dans tous les sens. Roger Milla le rattrape, le jette au sol, nez contre gazon, et se couche de tout son long sur lui, les bras en croix, dans un message aussi non verbal qu'explicite : « vous devrez passer sur mon corps » semble-t-il dire aux militaires de son pays. Ces derniers battent en retraite devant les deux joueurs couchés. Ndomba Géomètre est sauvé.

Un officier de la gendarmerie camerounaise qui assiste au match depuis la tribune présidentielle, outré comme l'ensemble du public, descend sur le terrain. Il est en civil et sa tenue du dimanche est sportive. Vêtu du survêtement rouge de la Gendarmerie nationale, sans marque distinctive particulière, le gendarme réussit à entrer sur le terrain pour calmer les hommes en tenue. Dans la cohue généralisée et

le délire sans nom qui sévissent sur la pelouse, les militaires voient rouge, au sens propre et au sens figuré. Les pulsions pavloviennes des hommes en arme font de « l'intrus » une cible de choix, alors qu'il vient stopper le délire collectif. L'officier de la gendarmerie camerounaise est pris pour un officiel congolais. Il est frappé par ses pairs. Un arrêt cardiaque scelle sa descente aux enfers. Il meurt sur le terrain.

De la tribune officielle qui surplombe le crime en direct, les autorités présentes prennent la mesure du drame. À la bastonnade en coupes réglées infligée aux Diables Rouges vient de se mêler une bavure militaire. Les sommets des États camerounais et congolais sont alertés. Les politiques entrent en scène.

### *Du stade au contrôle politique des incidents diplomatiques*

Le Président de la République Populaire du Congo, Marien Ngouabi et le Président de la République Unie du Cameroun, Amadou Ahidjo, interviennent et se parlent au téléphone. Le soleil s'est enfui du stade et les spectateurs l'ont suivi, interloqués.

Dans la nuit tropicale, un avion de l'armée congolaise survole la petite capitale verte du Cameroun. Marien Ngouabi a dépêché un avion militaire pour aller chercher ses joueurs. L'avion reçoit l'autorisation spéciale de se poser sur le tarmac de l'aéroport de Yaoundé. Ahidjo promet des sanctions. Dès le lendemain, la radio nationale camerounaise annonce le décès de l'officier de la gendarmerie camerounaise et la suspension immédiate de tous les militaires, policiers et gendarmes qui étaient en service autour et dans le stade ce jour-là. Dans les alcôves présidentielles, le litige est réglé du point de vue politique, à un cheveu de l'incident diplomatique. Il n'y aura aucune sanction sportive contre le Cameroun. Ce qui serait improbable à ce jour. Aucune image n'a été diffusée de cet épisode. Il symbolise tout ce que le milieu des années 1970 pouvait révéler du football africain, de sa politisation, de ses talents, de ses violences et du poids des identités nationales en construction que devaient porter des footballeurs dont quelques-uns étaient à peine adultes.

Dans le même registre de collision entre le football et les régimes politiques autoritaires, le Zaïre de Mobutu (Braeckman 1991) s'est illustré par l'absurde. Les Léopards du Zaïre, ainsi baptisés par l'ancien « président-à-vie » se sont illustrés en remportant la Coupe d'Afrique des Nations en 1974 et en représentant l'Afrique à la Coupe du Monde en Allemagne, la même année. Le régime du président Mobutu s'est servi des succès de cette équipe dont les joueurs (Kakoko, Kazadi, Mavuba, Makélélé, etc.) ont été abandonnés par la suite lorsqu'ils n'ont pas été anéantis. C'est ce que relate Claire Raynaud dans une remarquable biographie sociologique consacré à l'ancien champion zaïrois Ndaye Mulamba.

« Pour s'être opposé à la volonté de Mobutu, Pierre Ndaye Mulamba, l'attaquant vedette du Zaïre, a tout perdu. Gloire nationale et faire-valoir du régime, après avoir remporté la Coupe d'Afrique des Nations et qualifié son pays pour la Coupe du monde 1974, il est devenu l'homme à abattre du dictateur zaïrois. (...)

Sauvagement agressé par les hommes de main du pouvoir [en 1994], qui le laissent pour mort après avoir assassiné son fils sous ses yeux, il est contraint d'abandonner sa famille et de s'exiler [en Afrique du Sud] (...). Son histoire tragique, celle d'un dieu du stade devenu SDF, symbolise les liens complexes qui entremêlent parfois le sport, la politique, l'argent et les droits de l'homme » (Raynaud, 2010, quatrième de couverture).

Il a fallu près de 35 ans après la fin de sa carrière pour que le monde du football rende hommage à celui qui reste encore à ce jour le recordman des buts inscrits lors d'une seule CAN, avec 9 buts. Le 3 décembre 2009, à quelques mois de la Coupe du monde disputée en Afrique du Sud, Ndiaye est invité par le directeur général du Comité d'organisation de la Coupe du monde, la première qui se tiendra sur le sol africain en 2010. Il parle :

« Je suis un Africain. Voilà ce que je suis. J'ai fait partie, en 1974, de la première équipe d'Afrique noire à participer à une Coupe du monde. Et si on m'avait dit, il y a trente cinq ans, que mon continent accueillerait un jour la compétition, je n'y aurais pas cru. Ma vie n'a pas été toujours facile. Le football m'a apporté autant de joies que de peines. Mais aujourd'hui je suis heureux (...). Heureux parce qu'en m'invitant ici aujourd'hui, vous m'avez fait un immense honneur » (Raynaud, idem : 232-233).

Les années 1980 vont voir s'étioler petit à petit les clubs formateurs africains, à l'exception notable de l'Égypte. Les

années 1990 vont être marquées par un tournant définitif au plan de la reconnaissance internationale des footballeurs africains. Lorsqu'une équipe africaine accède pour la première fois aux quart-de-finales de la Coupe du monde en 1990 en Italie, le « petit poucet » de ce niveau de la compétition (le Cameroun), en devient en quelque sorte l'emblème du renouveau du football africain. Il ne faut pas confondre le moment de la reconnaissance qui peut intervenir bien plus tard avec celui de l'éclosion du talent. Le footballeur camerounais qui porte les Lions Indomptables du Cameroun qui passe deux tours de la compétition (qualifié dans les phases de poules, puis vainqueur de huitième-de-finale et qualifié pour les quart-de-finale) est le symbole d'un paradoxe. Celui-ci est symptomatique d'un monde qui change de lunettes plutôt que d'une Afrique et d'un joueur « nouveaux ». La consécration qui enlumine le parcours de Roger Milla en cet été 1990 constitue l'image de la sortie d'un tunnel. En 1990, Roger Milla a 38 ans. Il est en retraite du football professionnel et s'est expatrié sur l'île de la Réunion où il joue dans un club amateur sans prétention. Il est reconverti dans les affaires et joue par amour du ballon rond, au crépuscule de sa longue carrière de footballeur qui s'est achevé à Montpellier. Avec son nouveau club amateur, la Saint-Pierroise, il marque des buts tous les week-ends. Il ne participe évidemment pas aux matchs qualificatifs du Cameroun pour cette Coupe du monde. À quelques semaines du début des préparatifs de la compétition, c'est le président du Cameroun qui l'impose dans l'équipe, au grand dam de certains joueurs qui trouvent cette décision inadaptée. Toujours est-il que deux mois plus tard Milla est le grand artisan (quatre buts en quatre matchs) de l'épopée des Lions Indomptables en Italie. Il est élu ballon d'or africain de cette année 1990 grâce à ses performances en Coupe du monde. Que s'est-il passé entre son premier ballon d'or conquis en 1976 et cette seconde récompense individuelle qui intervient quatorze ans plus tard ? Ce talent consacré deux fois constitue un record pour le football de haut niveau et draine un symbole qui en dit long sur la carrière de joueur professionnel de Milla en France. Son premier ballon d'or a été obtenu à l'orée de sa carrière professionnelle lorsqu'il évoluait au Tonnerre de Yaoundé. Son second ballon d'or a

été conquis après la fin de sa carrière professionnelle alors qu'il évoluait à la Saint-Pierroise. Entre ces deux moments, il y a une décennie de footballeur de haut niveau, couronnée par deux coupes de France (avec Monaco et Bastia), deux Coupes d'Afrique des Nations (avec le Cameroun) et des dizaines de buts qui en ont constitué une bonne réputation très en-dessous du niveau auquel ses deux ballons d'or, son talent et sa longévité lui auraient donné droit. Élu en 2000 par la FIFA « meilleur footballeur africain de tous les temps », Milla est à l'image des footballeurs africains des années 1970 et 1980, ayant manqué de la reconnaissance qu'ils auraient méritée. Dans le même temps, il a ouvert une dynamique qui explique qu'à ce jour les footballeurs africains récoltent les fruits de leur réussite, comme les autres ; avec tous les aléas, les errances, les oublis et les incertitudes qui accompagnent les rêves, les cauchemars, les consécration et les damnations des jeunes gens dont tous les espoirs tiennent en une décennie.

**Tableau 1. Évolution de la répartition des étrangers selon leur zone d'origine**

	Europe occidentale	Europe orientale	Amérique latine	Afrique	Autre*
1995/1996	39,1**	29,4	16,6	10,6	4,3
2005/2006	35,4	14,8	28,5	16,1	5,0

\* La catégorie « autres » regroupe les joueurs asiatiques, océaniques et nord-américains. Ce regroupement se justifie par la faiblesse des effectifs concernés.

\*\* Se lit ainsi: lors de la saison 1995/1996, 39,1% des étrangers étaient originaires de l'Europe de l'Ouest.

Source : <http://mappemonde.mgm.fr/num16/articles/art07401.html>

Pour autant, quelques tentatives transnationales avaient été initiées pour éclairer le football d'un jour plus respectable.

Dans cette configuration où l'émancipation des « peuples noirs » passait par les études pour les uns et par les talents aléatoires des arts et des sports, quelques étoiles ont joint les deux bouts du ciel de la réussite. C'est le cas d'Eugène Njo Léa, footballeur camerounais qui arrive à Lyon, en provenance de Douala dans les années 1950. Joueur de football et étudiant, champion de France avec l'Association Sportive Saint-Étienne (ASSE), il inscrit 70 buts avec les Verts de Saint-Étienne entre 1954 et 1959. Puis, il se distingue en devenant le « briseur des chaînes » des footballeurs français. En effet, il fut un des pères fondateurs du plus puissant syndicat de footballeurs français, l'UNFP<sup>3</sup>, en 1961. Jusqu'à cette époque les footballeurs français appartenaient à leurs clubs respectifs jusqu'à l'âge de trente cinq ans. Eugène Njo Léa, et Just Fontaine, aidés par un juriste, Jacques Bertrand, vont entraîner une révolution dans le football français en libérant les footballeurs de l'Hexagone de cette contrainte quasi-féodale qui les rattachait à un et seul club pendant toute leur carrière. « Ce qu'il a apporté au Vieux continent, Njo Léa n'a jamais pu le construire en Afrique, pas plus que dans son pays »<sup>4</sup>. Ce diplômé de en droit public puis de l'Institut des hautes études d'Outre-mer sera, après sa carrière sportive, un brillant diplomate qui a porté jusqu'à la fin de ses jours le 23 octobre 2006, le regret de n'avoir pas pu réaliser la professionnalisation du football dans son pays :

« Je voulais sensibiliser tous les gouvernements sur la nécessité d'organiser le football, qui peut être une matière première très rentable pour les pays en développement. J'ai fait à mes frais le tour de l'Afrique pour cela. Mais le premier chef d'État à me soutenir n'était pas un Africain : c'était le Français Georges Pompidou<sup>5</sup> »

Rentré dans son pays natal en 1987, il s'est heurté à l'inertie des autorités locales qui ne voyaient pas d'un bon œil les ambitions de cet homme qui avait été aussi talentueux avec ses chevilles qu'avec ses méninges.

---

<sup>33</sup> UNFP : Union nationale des footballeurs professionnels.

<sup>4</sup><http://www.afrik.com/article10623.html>

<sup>5</sup><http://www.afrik.com/article10623.html>

## **L'individualisation des carrières des footballeurs : le football africain sans Africains ?**

Les années 1990 représentent dans ce contexte une transition identitaire, comme il est des transitions démographiques. La primauté des nations et des footballeurs nationaux à céder le pas à l'individualisation des carrières internationales enluminées par des modifications de règlements internationaux.

En effet, depuis le début de la décennie 2000, des joueurs européens nés d'au moins un parent africain peuvent postuler pour porter les couleurs de l'équipe nationale de leur parent africain, à la faveur d'un règlement de la FIFA qui autorise des joueurs à jouer pour leur pays « d'origine » et qui concerne toute la planète mais dont le football africain paraît constituer le champ le plus touché par ce phénomène.

### **L'hymne du changement**

En 2012, c'est une tendance absolument inverse à celle de 1972 qui s'observe. L'équipe du Mali est constituée quasi exclusivement de joueurs professionnels évoluant en Europe. Cédric Kanté est le capitaine d'une équipe qui compte dans ses rangs le neveu de l'illustre Salif Keita : Seydou Keita qui évolue dans ce qui est considéré comme le plus grand club de football du monde : le Football Club de Barcelone. Seydou Keita incarne un équilibre entre les joueurs africains d'hier qui s'affirmaient d'abord dans des clubs de leur pays et dans leur équipe nationale avant d'aller porter les couleurs de clubs professionnels en Europe. À la destination favorite des joueurs francophones, la France, s'est substituée une modification des filières qui fait de la France une terre de transit pour les meilleurs footballeurs dont le but est de jouer dans les championnats espagnol (la Liga), anglais (la Premier League), italien (le Calcio) ou allemand (la Bundesliga). Aux filières postcoloniales s'opposent aujourd'hui celles de la hiérarchie propre au monde du football dans lesquelles le championnat de France (la Ligue 1)

n'arrive qu'en cinquième position, même si c'est le pays qui compte le plus de joueurs étrangers, après l'Angleterre.

Juillet 1976. C'est le début de la saison des pluies, la fin d'une longue saison de football. Roger Milla, 24 ans, vient d'être élu « Ballon d'or africain », c'est-à-dire le meilleur joueur du continent. L'avant-centre du Tonnerre de Yaoundé va partir. Il vient de signer son premier contrat professionnel, au propre et au figuré. Valenciennes l'attend. Le meilleur footballeur africain du moment commence sa « carrière pro » avec un salaire de 6000 francs français (moins de 1000 euros) par mois. Son appartement laisse passer le froid ; quelques carreaux sont cassés... Il est un des joueurs les moins bien payés de son équipe.

Avril 2010. L'hiver s'est éloigné, le printemps s'installe sur Milan dont l'un des clubs, l'Internazionale (« l'Inter de Milan »), vient de se qualifier pour la finale de la plus prestigieuse des compétitions de clubs : la Ligue des Champions. Samuel Eto'o, 29 ans, est content. Entre sa victoire sur son ancien club, le champion d'Espagne, le FC Barcelone (« Le Barça ») et les prochaines échéances, il va pouvoir emménager dans son nouvel appartement. Celui-ci s'étale sur 1000 m<sup>2</sup> et lui a coûté 17 millions d'euros à l'achat. Eto'o est un des joueurs les mieux payés de son équipe, tout comme l'Ivoirien Didier Drogba, sociétaire de Chelsea en Angleterre trône parmi les footballeurs les mieux rémunérés de l'élite footballistique. En 2011, alors qu'il possède un des plus beaux palmarès des footballeurs en Europe en activité, Eto'o décide de battre un autre record.

Eto'o fils a rejoint l'équipe du Anzhi Makhachkala, club du milliardaire Suleyman Kerimov, dans la république russe du Caucase. Il gagne 20 millions d'euros par an (sans compter les primes et les recettes publicitaires), ce qui le place de loin en tête des footballeurs les mieux payés au monde<sup>6</sup>.

---

<sup>6</sup> En comptant les primes de matchs et les contrats publicitaires, c'est Lionel Messi le footballeur du FC Barcelone qui concentre le plus haut revenu. Il gagne 10 millions d'euros annuels, 4 millions de primes et 19 millions de recettes publicitaires. En salaire, Eto'o gagne donc le double de Messi mais ce dernier récolte en tout 13 millions d'euros de plus que son challenger camerounais.

Entre ces deux types d'histoire se tisse l'inversion du paradigme d'une mondialisation dont tous les indicateurs économiques semblent souligner le déclassement de l'Afrique. Pour les footballeurs, une analyse socio-historique indique que l'effondrement des États africains qui corse-taient leurs footballeurs-porte-flambeaux coïncide avec l'avènement d'une individualisation des carrières, sur fond d'accélération des échanges et des modes de communication. L'émergence des agents dont certains sont considérés comme de nouveaux « négriers » se mettent au service des rêves de familles entières via des intermédiaires sur place. L'économiste Raffaele Poli souligne qu'« une nouvelle division internationale du travail a cours dans le football : la « production » des joueurs s'effectue de plus en plus en dehors de l'Europe, principalement en Amérique latine et en Afrique, là où le rapport entre la qualité et le prix est particulièrement favorable » (Poli, 2007 : 2). Pour autant, au-delà de l'avantage comparatif que constitue le recrutement d'un joueur en Afrique, les footballeurs africains occupent les deux bouts de la chaîne des cursus footballistiques. Le footballeur le mieux payé au monde est africain (Samuel Eto'o) et c'est aussi au sein des jeunes footballeurs africains que l'on dénombre les errances les plus dramatiques, dont les médias se font l'écho et qui occupent désormais l'agenda des fédérations internationales pour pallier la clochardisation des adolescents et les jeunes adultes qui n'ont pas réussi et qui ont été abandonnés par leurs agents parmi les plus véreux.

### **D'une Afrique joueuse et « pluri-dimensionnelle » à des joueurs « afropolitains » ?**

Entre logiques sportives et économiques, les équipes nationales africaines sont dépossédées des moyens politiques et structurels par lesquels les autorités politiques présentaient aux footballeurs le maillot national comme une « fin en soi ». De nos jours, les drapeaux nationaux sont aussi mis à profit par des sportifs dispersés sur la planète. Jouer pour « son pays » devient également un « moyen » pour ces footballeurs qui doivent de moins en moins leur éclosion à leur pays d'origine (à l'exception d'une partie des joueurs de Côte

d'Ivoire et de l'Égypte). Ils sont rejoints par une catégorie identitaire riche de significations : des footballeurs européens (surtout Français) qui décident de porter le maillot du pays d'un de leur parent africain. Une date nous a servi à interpellier cette recomposition identitaire et le passage des États pourvoyeurs de footballeurs, aux sportifs à la rescousse de leur pays : 1990. Entre Milla et Eto'o, en passant par l'ensemble du football africain, des années 1970 à ce jour, ce texte a voulu mettre en lumière des mutations sociologiques. Les enfants de la balle d'hier ont cédé le terrain aux champions actuels qui tissent de leurs pieds leurs « racines », comme l'on fabrique des identités, entre processus cumulatif et césure historique. La « reconnaissance » internationale des individus s'est mise au service de la « notoriété » des pays, dans une relation cyclique au sein de la planète du ballon rond qui voit les uns atteindre les sommets économiques et les autres les abysses de l'errance. Dans cette course, l'Afrique joue, perd et gagne ; elle joue à « qui perd gagne ». Achille Mbembe, parmi les grands intellectuels africains, est de ceux qui suivent et analysent le mieux les mutations sociopolitiques par le biais du football. Il explique :

« Dans le contexte d'une transnationalisation de plus en plus poussée du foot, le chantier est colossal. On ne devient pas une nation sportive sans professionnalisme, des investissements massifs dans les infrastructures de base – des terrains de jeux plus ou moins décents au niveau des villages, des écoles, des collèges et des quartiers ; des stades municipaux, régionaux et nationaux ; des centres de formation au minimum à l'exemple de ce qui se fait au Ghana et en Côte d'Ivoire et où l'on cultive dès maintenant les talents de demain (...) »<sup>7</sup>

Il faudrait ajouter à la liste des rares pays qui ne comptent pas que sur le retour des expatriés qu'ils n'ont pas formés, l'Égypte, la Tunisie voire le Maroc et la Zambie. Dans le reste des pays africains, la déliquescence des États, le délitement des championnats nationaux et l'incurie des infrastructures sportives tranchent avec la présence des stars africaines qui jouent dans les championnats européens. La récente vic-

---

<sup>7</sup> Interview accordée au journal électronique « Mediasfreres », le 24 juin 2010, sous le titre « Mondial 2010 vu par Achille Mbembe ». Propos recueillis par Norbert Ouendji. Voir : [www.mediasfreres.org/mondial2010\\_2.shtml](http://www.mediasfreres.org/mondial2010_2.shtml)

toire à la CAN, en février 2012, de l'équipe nationale de Zambie atteste de l'acuité du raisonnement d'Achille Mbembe et de quelques autres. En effet, les « *Chipolopolo* » (les « balles de cuivre ») ont remporté la Coupe d'Afrique des Nations avec des joueurs dont l'ossature est composée d'éléments qui se connaissent depuis les équipes de jeunes et accompagnés par un entraîneur qui les a suivis pendant quatre ans. Cette équipe de l'ancienne Rhodésie du Nord, ne compte aucun joueur de renommée internationale ; le plus « capé » évoluant dans le modeste championnat suisse. Ils ont affronté une équipe de Côte d'Ivoire dont la majorité des joueurs sont également issus de l'école de football d'Abidjan, l'Académie des Mimosas, fondée en 1993 par un ancien footballeur professionnel et international français, Jean-Marc Guillou. Le reste des équipes nationales africaines utilise les règlements internationaux pour récolter ce qu'elles n'ont pas semé, à savoir des joueurs formés en Europe et qui se découvrent les uns les autres à la faveur de leurs sélections en équipe nationale. Dans une autre interview, l'analyse d'Achille Mbembe, concernant les équipes africaines dans les compétitions internationales, est sévère et pertinente si l'on pense par exemple à l'équipe nationale du Cameroun, du Nigéria ou d'Algérie :

« Les Africains n'ont pas encore compris qu'une Coupe du monde se prépare non en trois semaines, mais en quatre ans au minimum. Aucun pays africain n'étant pour l'heure capable de travailler sur cette échelle de temps, ce n'est pas demain que l'on enregistrera des succès mondiaux et ce malgré la bonne tenue individuelle de certains de nos athlètes dans les championnats européens »<sup>88</sup>.

Georges Balandier parlait des « sociétés pluri-dimensionnelles » et son analyse pourrait constituer un bon éclairage pour ce que pourrait/devrait représenter l'Afrique au miroir du football globalisé : « contrôle mutuel de la puissance et création collective du sens » (Balandier 1971 : 299). Il pourrait s'agir d'une aspiration politique au sens kantien du terme, c'est-à-dire avec une portée éthique qui prône le respect universel dans un monde hobbesien où « l'homme est un loup pour l'homme », notamment en temps

---

<sup>88</sup> Interview accordée au journal électronique « kamerfoot.com », le 24 juin 2010. Voir : [www.cameroun-online.colnm/actualite,actu-14533.html](http://www.cameroun-online.colnm/actualite,actu-14533.html)

de raréfaction des ressources matérielles. Mbembe disait joliment, à partir de l'Afrique du Sud en 2010 :

« l'Afrique du Sud montre ce que pourrait être l'Afrique si elle s'y mettait vraiment. Elle est un immense laboratoire. Ici couvent les formes d'une modernité que j'appellerais « afropolitaine ». Ce qu'elle a à offrir au monde, c'est la possibilité qu'un jour nous puissions vivre par-delà toute assignation raciale, constituant dès lors une véritable communauté universelle et fraternelle »<sup>9</sup>.

Dans cette perspective presque romantique, la balle ronde que poursuivent les footballeurs africains à travers le monde, constitue l'image migrante d'une aspiration renouvelée par les rêves d'athlètes africains dont quelques-uns deviennent des étoiles. Ce miroir de l'Afrique qui s' imagine et s'incarne en modèle d'un monde globalisé nous fait dire, au sens propre et au sens figuré, que « l'Afrique est une promesse »<sup>10</sup>.

## Bibliographie

- BALANDIER Georges, 1971, *Sens et puissance. Les dynamiques sociales*, Paris, Presses Universitaires de France (coll. « Bibliothèque de sociologie contemporaine »).
- BALANDIER Georges, 1955, *Sociologie des Brazzavilles Noires*, Paris, Presses Universitaires de France.
- BALANDIER Georges, 1963, *Sociologie actuelle de l'Afrique Noire. Dynamique sociale en Afrique centrale*, Paris, Presses Universitaires de France (coll. « Bibliothèque de sociologie contemporaine »), 2<sup>e</sup> édition mise à jour et augmentée.
- BALLER Susan, SAAVEDRA Martha, 2010, sous la direction de, *Les terrains politiques du football, Politique africaine*, 118, Paris, Karthala.
- BAYART Jean-François, 1999, L'Afrique dans le monde : une histoire d'extraversion, *Critique internationale*, 5, automne 1999, pp. 94-106.
- BONIFACE Pascal, 2006, *Football et mondialisation*, Paris, Armand Colin.
- BRAECKMAN Colette, 1991, *Le dinosaure. Le Zaïre de Mobutu*, Paris, Fayard.
- CLIGNET Rémi, STARK Maureen, 1974, Modernisation and Football in Cameroon, *Journal of Modern African Studies*, 12 (3), pp. 409-421.
- DURKHEIM Emile, 1993, *Les règles de la méthode sociologique* [1895], Paris, Presses Universitaires de France (coll. « Quadrige »), 7<sup>e</sup> édition.

---

<sup>9</sup> Achille Mbembe, idem.

<sup>10</sup> Voir Fred Eboko, « Africa is a promise », *Bulletin de l'Institut Africain de la Gouvernance*, n° 6, mai 2010, pp. 1-3. Voir : [http://www.iag-agi.org /spip/IMG/pdf/Newsletter\\_06.pdf](http://www.iag-agi.org/spip/IMG/pdf/Newsletter_06.pdf).

- FAIR Laura, 1997, "Kickin" it: Leisure, Politics and Football in Colonial Zanzibar, 1900s-950s, *Africa*, 67 (2), pp. 224-251.
- FARRED Grant, 2003, "Theatre of Dreams": Mimicry and Difference in Cape Flats Township Football, in BLAKE John and CRONIN Mike, Eds, *Post-colonialism and Sport*, Oxford, Gred.
- MARTIN Phyllis M., 1991, Colonialism, Youth and Football in French Equatorial Africa, *International Journal for History and Sports*, 8, pp. 56-71.
- MARTIN Phyllis M., 1995, *Leisure and Society in Colonial Brazzaville*, Cambridge, Cambridge University Press.
- MBEMBE Achille, 1985, *Les jeunes et l'ordre politique en Afrique noire*, Paris, L'Harmattan.
- MONGA Célestin, 1990, Roger Milla est-il l'intellectuel africain de la décennie ?, *Afrique 2000. Revue africaine de politique internationale*, 3, octobre-novembre 1990, pp. 121-125.
- NKWI Paul Nchoji, VIDACS Bea, 1997, Football and Power in Cameroon, in AMSTRONG Gary and GIULIANOTTI Richard, Eds, *Entering the Field: New Perspectives on World Football*, Oxford: Berg, pp. 123-139.
- POLI Raffaele, 2007, Migrations de footballeurs et mondialisation : du système-monde aux réseaux sociaux, *M@ppemonde*, 88-4, pp. 1-7.
- POLI Raffaele, 2010, Football et migration. L'importation des footballeurs africains en France sur la longue durée, *Afrique contemporaine*, 233, 2010/1 p. 108.
- RAYNAUD Claire, 2010, *La mort m'attendra. Ndaye Mulamba : le destin tragique de la star du foot africain brisé par Mobutu*, Paris, Calmann-Lévy.
- RICHARD Paul, 1997, Soccer and Violence in War-Torn Africa : Soccer and Social Rehabilitation in Sierra Leone, in ARMSTRONG Gary and GIULIANOTTI Richard, Eds, *Entering the Field: New Perspectives on World Football*, Oxford/New York: Berg. pp. 141-157.
- STUART Ossie, Players, Workers, Protestors: Social Change and Soccer in Colonial Zimbabwe, in MacCLANCY Jeremy, Ed, *Sport, Identity and Ethnicity*, Oxford, Berg, pp. 167-180.

## Sites Internet utiles

<http://fr.fifa.com/>

<http://fr.cafonline.com/>

## Journaux

L'Équipe

L'Équipe Magazine

Le Monde

France Football

Eboko Fred

Des enfants de la balle aux stars du Mondial Sud-Africain :  
une inversion africaine des paradigmes de la mondialisation

In : Cros M. (ed.), Bondaz J. (ed.), Augé M. (pref.), Dozon Jean-  
Pierre (post.). *Afriques au figuré : images migrantes*

Paris : Archives Contemporaines, 2013, p. 125-149. ISBN 978-  
2-8130-0132-0